# ÉTUDES ET MÉMOIRES

## I

## NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE *

par M. LEJEUNE

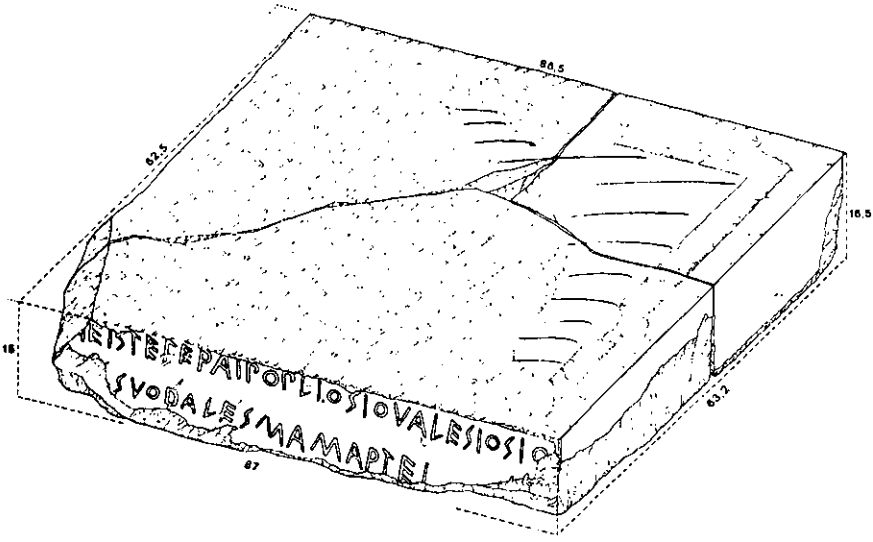
Membre de l'Institut
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
23, quai de Conti, 75006 Paris

## XXXVIII

## NOTES SUR LA DÉDICACE DE SATRICUM

SOMMAIRE. — *Dédicace latine archaïque (gravée vers — 500); à l'abondant dossier des commentaires qu'elle a déjà suscités, on ajoute ici une tentative de restitution du début perdu du texte (sens : « me pii statuerunt »), et des considérations sur les diphtongues du latin au milieu du I^er^ millénaire.*

A une cinquantaine de kilomètres au Sud de Rome, aux confins du pays volsque, le sanctuaire de Mater Matuta a livré en 1977 un document



* Cf. t. XXI-XXII, 1945, p. 87 (Note I); t. XXVIII, 1950, p. 97 (Note II); t. XXIX, 1951, p. 86 (Notes III-IV); t. XXX, 1952, p. 87 (Notes V-VII); t. XXXI, 1953, p. 117 (Notes VIII-XI);

dont la publication[1] en 1980 a fait sensation, et suscité une abondante série d'articles[2].

Inscription lapidaire gravée probablement dans la dernière décennie du —VI^e^ s. sur un monument qui s'est ensuite trouvé détruit vers —500; la pierre a été remployée dans le second temple de la déesse, édifié tout au début du —V^e^ s. Deux lignes dextroverses sans séparation des mots (le début de la première a perdu, par brisure, quelques lettres); texte :

]IEISTETERAIPOPLIOSIOVALESIOSIO
SVODALESMAMARTEI

La langue est latine, non volsque (dans *suodales*, de **swedh-*, traitement *-d-*, non *-f-*, de l'aspirée). Dédicace à Mars[3] d'un monument secondaire dans le sanctuaire de Matuta (cf. à Rossano di Vaglio[4] dédicace μαμερτει μεϝιτανοι d'un monument secondaire dans le sanctuaire de Méfitis; etc.). Elle pourrait émaner des affidés de Publicola lui-même.

Ont fait problème la division en mots et l'interprétation du segment de texte ...]IESTETERAI; diverses hypothèses ont été avancées, dont certaines hautement improbables; on s'en tiendra ici à celle de Carlo de Simone dans l'édition princeps : il isole une forme verbale *stetērai*, 3^e^ pl. du perfectum de *sistō* « établir, instituer », transitif bien que l'objet (désignation du monument lui-même) demeure implicite, à moins qu'il ait figuré (voir plus bas) dans la portion initiale perdue du texte.

Les remarques que nous proposons portent d'une part sur la restitution de cette portion perdue, d'autre part sur les traitements des diphtongues latines vers —500.

## *DÉBUT DU TEXTE*

La discussion ci-après se cantonne dans l'hypothèse, ici retenue, d'un verbe *steterai* « stetere, statuerunt » (de Simone); elle porte par conséquent sur une portion initiale de texte ...]*iei* avec lacune de quatre à six lettres, portion ayant donc pu contenir soit un mot, soit (au plus) deux.

*de Simone*

Considérant (sans discussion) *-iei* comme l'aboutissant d'un plus ancien **-ioi* (ce qui nous semble plausible, mais mérite discussion : voir plus bas), le premier éditeur identifie, avant le verbe, une finale de nominatif pluriel

t. XXXII, 1954, p. 129 (Note XII); t. XXXV, 1957, p. 88 (Note XIII); t. XXXVIII, 1960, p. 132 (Notes XIV-XV); t. XL, 1962, p. 162 (Notes XVI-XVIII); t. XLIII, 1965, p. 152 (Notes XIX-XX); t. XLIV, 1966, p. 141 (Note XXI); t. XLV, 1967, p. 194 (Notes XXII-XXIV); t. XLVI, 1968, p. 98 (Notes XXV-XXVIII); t. XLVII, 1969, p. 133 (Note XXIX, numérotée par erreur XXV); t. XLIX, 1971, p. 78 (Note XXX, numérotée par erreur XXVI); t. L, 1972, p. 94 (Note XXXI); t. LII, 1974, p. 95 (Note XXXII); t. LIX, 1981, p. 69 (Notes XXXIII-XXXV); t. LXIII, 1985, p. 50 (Note XXXVI); t. LXVI, 1988, p. 50 (Note XXXVII).

1. C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. de SIMONE (responsable du commentaire linguistique), H. S. VERSNEL, *Lapis Satricanus* (Archeologische Studien van het Nederlands Instituut te Rome, Scripta minora V), 1980.

2. Un des premiers a été celui de Margherita GUARDUCCI, *Rendic. Lincei* XXXV, 1980, p. 479-490; il en sera fait mention plus bas.

3. Opinion commune, M^me^ Guarducci exceptée (voir plus bas).

4. Inscription *RV-33*; publiée : *Rendic. Lincei* XXVII, 1973, p. 403.

thématique. Il y voyait un gentilice : [*Acil*]*iei* (uel sim.), sujet de *steterai*, plus loin précisé par l'apposition *Popliosio Valesiosio suodales* : « la gens X a fait dédicace en tant que membre de la sodalité de P. V. »; il estimait que le seul *Popliosio Valesiosio suodales* est trop imprécis pour fournir une indication satisfaisante des dédicants. Mais si c'est en tant qu'affidés de Publicola que les dédicants ont agi, n'est-il pas plus plausible que l'offrande soit le fait de la sodalité tout entière (en entendant d'ailleurs par là les *suodales* ET leur chef)?

L'ordre des mots résultant est un peu gauche : sujet + verbe + apposition au sujet + dédicataire.

*Guarducci*

Nominatif pluriel initial maintenu, mais restitué en [*soc*]*iei*. Mars répudié comme dédicataire (datif adnominal *suodales Mamartei* « affidés à Mars », selon le très rare type plautinien *Philocomasio amator* « l'amant à Philocomasie »); dédicace donc implicitement rapportée à Mater Matuta.

De là : « les compagnons ont fait dédicace, compagnons de P. V. qui sont aussi affidés à Mars ». Ce qui bizarrement met en cause une *societas* et une *sodalitas* dont les contours demeurent imprécis et les relations floues.

Le mobile de cette démarche (*mamartei* déterminant de *suodales*, d'où nécessité d'un autre déterminé pour *Popliosio Valesiosio*) paraît avoir été le souci d'éviter un datif de destinataire divin en position finale de dédicace (alors qu'en fait c'est parfaitement admissible : *CIL* I² 30 finit par *dedron Hercule*; I² 376 par *donu da Diane*; etc.). mais le résultat est un ordre des mots empiré : deux syntagmes-sujets en asyndète (subst. + génitif et subst. + datif), et le verbe venant couper en deux le premier.

*autre suggestion*

Elle consiste à considérer *suodales* comme sujet de plein exercice, et à chercher avant le verbe une apposition au sujet telle qu'elle se conjoigne au verbe en une expression formulaire du type *libentes dederunt*, etc. A cet effet, nous suggérons de restituer ...*p*]*iei* (ou ...*pi*]*iei*?) *steterai* « pii statuerunt ».

Ce qui, corollairement, laisse place avant ...*p*]*iei* à un mot court qui serait l'objet, manquant, de *steterai*. Possibilité de [*hoce*...]. Possibilité aussi (dironsnous : possibilité plutôt?) de [*med*...], lequel, plus fréquent en position intérieure d'énoncé, est néanmoins admissible en position initiale (*ILLRP* 1251 : *med Loucilios feced*; etc.).

## *SORT DES DIPHTONGUES*

Il s'agira, en premier lieu, de **-ŏi* final, dont on devrait demander des exemples au nominatif pluriel thématique. Mais, pratiquement, notre épigraphie latine antérieure au -II^e^ s. manque de tels nominatifs. Bien entendu, on ne saurait valablement inférer le sort de **-ŏi* de celui de **-ōi* (*CIL* I² 3 *numasioi*; I² 4 *duenoi*; etc.) ni de celui de **-o-ī* (*CIL* I² 1 *quoi*; I² 4 *qoi*; I² 2658 *hoi*; etc.). Dans nos premiers exemples de nomin. pl.,

qui datent du —II[e] s., traitement *-ei* en finale (par exemple *oinuorsei* dans le sénatus-consulte des Bacchanales, avec d'ailleurs *oi* mieux conservé en début qu'en fin de mot; etc.). Mais trois siècles plus tôt?

La conservation de **-ĕi* et de **-ăi* vers —500, dont témoigne notre texte, constitue une présomption en faveur de la conservation, aussi bien, de **-ŏi*. Du moins s'il n'intervient pas d'action palatalisante du contexte; mais ce pourrait, précisément, être le cas pour notre ...]*iei*, alors issu (comme l'a spontanément supposé de Simone) de **...ioi*.

Partant de là, nous imaginerions volontiers, aux alentours de —500, une situation comme la suivante :

*Traitements non conditionnés*

**-ĕi* > *-ei* (*mamartei*)
**-ăi* > *-ai* (*steterai*)
**-ŏi* > ? (*-oi* probable; pas d'exemple)

*Traitements après yod*

**-iĕi* > ? (*-iei* probable; pas d'exemple)
**-iăi* > ? (*-iei* probable; pas d'exemple)
**-iŏi* > *-iei* (...*p*]*iei*)

avec présomption, donc, de confusion précoce des trois diphtongues après yod.

Simple schéma d'attente, dans l'espoir d'informations complémentaires à l'avenir.

## XXXIX

## GÉNITIFS EN *-OSIO* ET GÉNITIFS EN *-I* *

SOMMAIRE. — *En 1980 pour le latin, en 1984 pour le vénète, en 1988 pour le lépontique, ont été publiés de nouveaux documents établissant qu'à date archaïque ces parlers (on le savait déjà pour le falisque) avaient un génitif singulier thématique reposant sur* *-osyo, *alors que quelques siècles plus tard ils ont un génitif en* -ī, *et que cet* -ī *ne peut être issu phonétiquement de* *-osyo. *On doit dès lors se demander si d'autres parlers i. e. occidentaux (gaulois, etc.) n'avaient pas été le théâtre d'événements analogues, sans qu'on puisse le constater à cause de la date relativement tardive où ils nous apparaissent. L'article vise d'abord à préciser, sur chaque domaine, la chronologie des deux finales. Il essaie ensuite de définir les divers types d'explication imaginables, entre lesquels l'état de notre information ne permet d'ailleurs pas encore de choisir.*

1. La question du génitif singulier thématique est une de celles qui permettent de mettre à l'épreuve la doctrine enseignée encore durant la première moitié de ce siècle sur une présumée unité dialectale italo-celtique[5].

* Conférence faite au Centre Jean-Bérard (Naples) le 22 mai 1989.

5. Historique très détaillé de cette notion et des controverses qu'elle a suscitées, dans *Mémorial des Études latines* (1943), p. 7-31.

Pour mesurer le chemin parcouru depuis lors (grâce, notamment, à de récentes trouvailles épigraphiques), on partira ici des vues de Meillet (1866-1936), lesquelles n'ont pas varié à cet égard depuis les *Dialectes indo-européens* (1908) jusqu'aux dernières éditions revues par lui de l'*Esquisse d'une histoire de la langue latine* (1933) et de l'*Introduction* (1934).

**2.** La comparaison avait, pour les noms en *-o-*, restitué une finale **-osyo* de gén. sg., dont l'accord de l'indo-iranien et du grec (accessoirement aussi de l'arménien) garantissait l'antiquité indo-européenne. C'est celle dont on rappelle les avatars phonétiques dans le tableau ci-après (auquel on a ajouté entre crochets droits les témoignages d'apparition récente, inconnus du temps de Meillet.

*-oyso* : [lép., vén. *-oiso*]
↑
*-osyo* : [fal., lat. *-osio*], skr. *-asya*
↓
*-ohyo* : av. *-ahya*
↓
*-oyyo* : [myc. *-ojo*], hom., thess. -οιο
↓
*-oy* : arm. *-oy*[6], thess. -οι[7]

Confortait ces vues (dans la mesure où **-so* peut être tenu pour un doublet de **-syo*) l'existence de génitifs nominaux thématiques en **-oso* (gr. *-οο, d'où par contraction -ω, -ου; norrois runiques *-as*) ou en **-eso*[8] (got. *-is*).

En revanche, l'Ouest européen demeurait isolé, avec une étrange finale *-ī* escamotant la voyelle *-e/o-* du thème[9].

D'où la prise en compte de cette spécificité comme une des caractéristiques de la présumée unité italo-celtique. Et comme, tout occidental qu'il est, l'osco-ombrien présente là un *-eis* emprunté à la III[e] déclinaison[10], on

6. Avant l'histoire, l'arménien a développé un accent d'intensité sur les syllabes pénultièmes, provoquant la chute de toutes les anciennes voyelles des syllabes finales.

7. Situation dialectale confuse, les inscriptions usant indifféremment de -οιο ou de -οι, ou de l'un et l'autre. Il est plausible que des syntagmes comme τοι δᾶμοιο nous révèlent la distribution ancienne des deux finales, ensuite brouillée dans l'usage : tendance à abréger, en position proclitique, les formes disyllabiques de l'article.

8. Traces de **-eso* dans la seule flexion pronominale en grec (τέο) et en slave (česo).

9. Dans un article (« génitif et adjectif »), demeuré classique, des *Mélanges F. de Saussure* (1908), p. 125 sv., J. Wackernagel fait remonter cette finale *-ī* à date i. e., mais en en circonscrivant l'emploi originel. En sanskrit, apparition de cet *-ī*, pour des noms du type thématique seulement, dans des syntagmes *...ī-kṛ* (résultatifs) ou *...ī-bhū* (descriptifs), faisant un si exact écho au type latin *lūcrī facere, lūcrī esse* que la correspondance ne saurait être fortuite. — Mais il reste que dans ces mêmes syntagmes interviennent, du côté latin, des génitifs d'autre paradigme (*minoris facere* d'après *magnī facere*, etc.). Plus généralement, il apparaît qu'en latin les formes en *-ī* sont devenues dans la deuxième déclinaison des génitifs vivants de plein exercice.

10. Interaction dans les deux sens entre II[e] et III[e] décl.; la II[e] a donc emprunté, au gén. sg., *-eis* à la troisième; la III[e] a, inversement, emprunté à la deuxième à l'acc. sg. *-om* et (en osque seulement) à l'abl. sg. *-ud*.





enseignait sans hésitation qu'avant cette réfection analogique il devait, lui aussi, de par son appartenance dialectale, avoir connu **-ī*.

Soit, sous forme tabulaire :

| | |
|---|---|
| gaulois : *-ī* | latin : *-ī* |
| gaélique : *-ī* | osco-ombrien :<br>ancien **-ī*<br>remplacé par *-eis* |

**3.** Encore faudrait-il que *tout* le celtique et *tout* l'italique fussent appelés à témoigner.

Or paradoxalement Meillet, à qui l'enquête de dialectologie française de Gilliéron a inspiré l'idée d'un indo-européen dialectal, tourne le dos aux enseignements de la géographie linguistique en négligeant les zones de transition que dessinent les isoglosses, et en travaillant systématiquement par grands ensembles.

Sur le domaine indo-européen seuls les hasards de l'histoire nous ont livré des « langues majeures » (c'est-à-dire richement attestées) et des « langues mineures » (c'est-à-dire pauvrement attestées, le plus souvent par quelques inscriptions), et ont fait disparaître d'autres langues encore, corps et biens. Distribution aléatoire, qui devrait au moins nous imposer de demander aux « langues mineures » toutes les informations dont elles peuvent être porteuses.

C'est ce dont Meillet, continuant sur ce point la tradition de ses prédécesseurs, se dispense. Si par exception, ici, le gaulois a été mentionné par lui, ce n'est pas pour lui-même, mais comme suppléant du gallois (le gaulois étant considéré comme très voisin du proto-brittonique, et le brittonique n'étant pas invocable en l'occurrence parce qu'il a perdu avant l'histoire toute déclinaison).

Sans doute, à la date où écrit Meillet, ne sont utilisables ni le celtibère (le déchiffrement de l'écriture ibérique ne date que de 1923), ni le lépontique (dont la celticité n'était pas encore reconnue), ni le vénète (alors encore réputé illyrien); à tout le moins eût-il pu faire état du falisque [11].

On verra plus loin (tableau du § 26 à confronter au tableau du § 2) comment l'intervention des langues mineures (alimentée, il est vrai, de données neuves) fait éclater le cadre ancien.

11. Dès 1912, Herbig reconnaissait en falisque deux exemplaires (l'un mutilé, l'autre intact) de génitifs en *-osio* (voir § 7).

**4.** Innovation *-ī* définie comme propre à *tout* l'italo-celtique (en l'imputant, sans preuve, au proto-osco-ombrien) et propre au *seul* italo-celtique.

Il convient, sur ce dernier point, de faire une réserve concernant le messapien[12], autre « langue mineure » passée sous silence : **-ī* (écrit *-ihi*) a joué là un rôle original dans la structure du gén. sg., par addition : **...ŏ-ī* (et non, comme ailleurs, par substitution) à la voyelle thématique.

Si l'on symbolise par C toute consonne (autre que yod) et par V une voyelle (autre que *-i, u*), on peut distinguer schématiquement :

noms en **...Cos* : nomin. *...Cas* / gén. *...Caihi*
noms en **...Cyos* : nomin. *...CCes* / gén. *...CCihi*
noms en **...Vyos* : nomin. *...Vhias* / gén. *...Vhiaihi*

Exemples :

*dazimas* / gén. *dazimaihi*
*blatθes* / gén. *blatθihi*
*moldahias* / gén. *moldahiaihi*

**5.** Tel étant le point de départ, reste à voir, langue après langue, comment se sont compliquées et transformées les données du problème, et comment la mise en place de *-ī* au génitif, loin d'être une innovation de la très lointaine préhistoire « italo-celtique », se fait en quelque sorte sous nos yeux, dans les quatre ou cinq siècles qui précèdent notre ère.

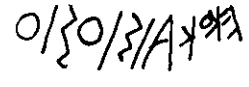
* * *

*FALISQUE*[13]

**6.** *LF* 4; Falerii Veteres, —VI^e^ s.; tasse de bucchero noir gravée (de droite à gauche) des noms de deux propriétaires successifs :

EKOLARTOS (« j'appartiens à L. »)
EKOKAISIOSIO (« j'appartiens à K. »)

Publié dès 1887, mais alors mal lu et mal compris, le document est correctement transcrit et interprété en 1912 par G. Herbig (*CIE.* 8163; voir aussi § 7) : génitif d'un *Caisios*



**7.** *LF* 117; Falerii Veteres, datation incertaine (l'écriture évoquerait le —IV^e^ s.); fragments jointifs d'un bloc de tuf (linteau de tombe?) in-

12. L'épigraphie messapienne commence vers ou peu avant —500. Pour la flexion thématique, abondant matériel fourni par l'anthroponymie masculine : *passim* chez J. UNTERMANN, *Die messapischen Personennamen*, 1964 (= tome II-2 de H. KRAHE, *Die Sprache der Illyrier*).

13. Renvoi ici par *LF* aux n^os^ de G. GIACOMELLI, *La lingua falisca*, 1963, où l'on trouvera la bibliographie antérieure. Rappelons que c'est de —241 que date la destruction de Falerii Veteres (Cività Castellana) et la fondation de Falerii Noui (S. Maria di Faleri).

complet des deux côtés, avec inscription sinistroverse en lettres de 10 centimètres :

...]CAUIOṢI[...

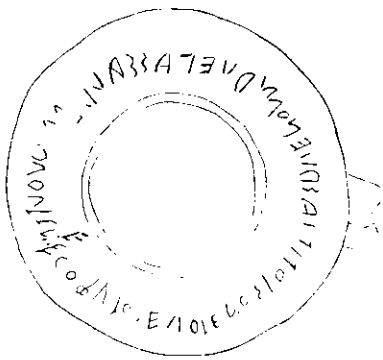
Publié en 1912 par G. Herbig (*CIE* 8286) qui, à la lumière du document ci-dessus, propose de reconnaître le génitif en *-osi*[*o*] d'un *Gavios*. Mais on ne saurait faire fond sur cette restitution, non assurée, pour affirmer la survie de la finale *-osio* jusqu'au —IV^e^ s.



**8.** *LF* 2; Falerii Veteres, première moitié du —VI^e^ s.; œnochoé d'impasto, gravée (par une même main) de deux inscriptions dextroverses en graphie continue, une formule magique répétitive, et une déclaration d'appartenance (en ligne circulaire) :

ECOQUTONEUOTENOSIOTITIASDUENOMDUENASSALUE[..]DUOLTENE

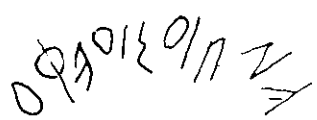
Publié en 1935, ce document établit définitivement l'existence du génitif falisque en *-osio*. Début de texte : « je suis le vase d'Evotenos (artisan ou/et donateur), vase de Titia (donataire), vase bel et bon d'une femme belle et bonne... », la seule incertitude portant sur la coupe de mots : *quton Euo-* ou *quto Neuo-*?



**9.** *LF* 55; de provenance inconnue, d'aspect archaïque, publiée en 1952, coupe de bucchero noir avec graffite en écriture sinistroverse continue :

A[--]IOSIOEQO (« j'appartiens à A. »)

Nouvel exemple de génitif possessif en *-osio*; nom de lecture incertaine (*Aimios*? *Annios*? etc.).



**10.** Mais aussi, nombreux exemples de génitifs en *-ī* dans les épitaphes, soit pour le nom même du défunt (« tombe de X. »), soit dans les références parentales (« fils, fille, épouse, etc., de X. »). Or une partie des exemples provient de Falerii Veteres, n'est donc pas postérieure au milieu du —III^e^ s., et, en tant que datant de la période —350/—250, ne saurait déjà s'expliquer par l'influence du latin. Ainsi d'une part *LF* 81 (*uipi uesθi cela*, avec nom de sépulture *ce(l)la*); d'autre part *LF* 67 (*ca uipi leueli filea*), *LF* 73 (*louci teti u(x)or*), etc.

## *FALISQUE OU LATIN?*

**11.** Ardea, à environ 40 kilomètres au Sud de Rome, dans la région méridionale (Rutule) du Latium, a livré, dans une sépulture du —III^e^ s., sous un pied de vase, un graffite sinistroverse complet * :

TITOIO

Publication par Pasqui, *Not. Scavi*, 1900, p. 59.

Le tracé falisque du *t* et l'existence en falisque d'une finale *-osio* dont *-oio* pourrait être un avatar (cf. § 2) ont fait penser que ce défunt inhumé en terre latine pourrait avoir été un Falisque nommé *Titos*. Mais *-osio* étant désormais connu (§ 12) comme aussi bien latin, c'est à présent un argument de moins pour une origine falisque du texte; ne restent donc en affrontement que lieu de trouvaille et forme de *t*.

On a cependant avancé d'autres hypothèses. Si défunt *Titos*, adjectif possessif en *-oio(s)* masc. ou *-oio(m)* neutre : « appartenant à T. » (Vetter), ce qui est sans vraisemblance. Ou encore (au nomin.) défunt *Titoio(s)*, cf. étr. *tituie* à Vetulonia

## *LATIN*

**12.** A Satricum (voir NOTE XXXVIII ci-dessus), dédicace latine datant des dernières années du —VI^e^ s., les dédicataires étant « les affidés de Publius Valerius » :

... POPLIOSIO VALESIOSIO | SVODALES ...

Depuis la publication du document en 1980, on sait donc que le génitif en *-osio*, déjà connu en falisque archaïque (§§ 6, 8, 9), a appartenu également au latin archaïque.

**13.** La littérature latine, qui commence pour nous vers le milieu du —III^e^ s., ne connaît que le génitif en *-ī* (Livius Andronicus : *pater noster Saturni filie...*; etc.).

Pierre de Satricum exceptée, il se trouve qu'aucune inscription latine ne présente de gén. sg. de deuxième déclinaison avant la fin du —IV^e^ s.

* Aucune illustration (ni dessin ni photo) n'en a été jusqu'ici publiée; Pasqui s'était contenté d'un fac-similé approximatif en caractères d'imprimerie. C'est pourquoi nous avons cru utile de présenter, de cette coupe conservée à la Villa Giulia, deux photographies courtoisement procurées par la surintendance archéologique de l'Étrurie méridionale (n^os^ 105107, 105108).

Le premier lot d'exemples va être fourni par la série des « dédicaces *pocolom* », qui date du premier tiers du —III^e^ s.[14], et ils sont uniquement en *-ī* : *Aisclapi poco⟨co⟩lom, Keri pocolom, Volcani pocolom.* On notera qu'à pareille date la graphie *-ī* exclut qu'il s'agisse d'une plus ancienne diphtongue.

On sait par ailleurs que, pour la première déclinaison, a été forgé un génitif sg. en *...ā-ī* (qui a abouti plus tard à *...ae*) à l'analogie du paradigme thématique : finale nouvelle qui concurrence puis élimine à peu près complètement la finale héritée *...ās.* Il s'ensuit que le féminin en *...ā-ī* est un témoin valable du masculin en *-ī.* Dans la série des « dédicaces *pocolom* », précisément, on a bien encore *...ās* dans *Coira(s) pocolo(m), Cucordia(s) pocolo(m)*, mais déjà *...ā-ī* dans *Aecetiai pocolom, Belolai pocolom, Fortunai pocolo(m), Lauernai pocolom, Meneruai pocolom, Vestai pocolom.* Or il a certainement fallu un certain temps après le triomphe de *-ī* sur *-osio* au masculin pour que *-ī* commence à contaminer le féminin. D'où une solide présomption pour que *-ī* ait été en place dès le —IV^e^ s.

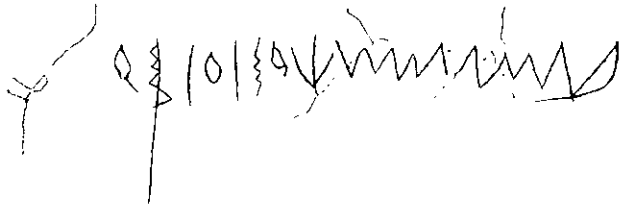
## *LÉPONTIQUE*[15]

**14.** A Casteletto Ticino[16], dans une tombe du deuxième quart du —VI^e^ s., petit vase portant sur le col un graffite sinistroverse

χOSIOISO

avec en première place un χ (note-t-il[17] /k/ ou /g/ ?), et en septième place un S que barre un long trait vertical : $ (accident plutôt que ligature ou que correction) ; l'inscription s'enchaîne à une suite de traits en zigzag sans signification.

Découverte toute récente. Publication en 1988 par F. M. Gambari et G. Colonna[18]. C'est désormais la plus ancienne inscription celtique connue.



14. Sur ces textes et leur datation, voir en dernier lieu R. WACHTER, *Altlateinische Inschriften* (1978), p. 465 et n. 1042. Le déterminant est toujours au génitif. Ainsi, pour la III^e^ déclinaison, *Iunone ne s pocolom, Salutes pocolom, Veneres pocolom.*

15. De J. WHATMOUGH, en 1933, très médiocre corpus : *Praeitalic Dialects of Italy* (*PID*), p. 65-165. — Nos *Lepontica* (1971) ne reposent pas sur une révision personnelle des textes. — Ne constituent pas un corpus proprement dit les travaux de M^me^ Tibiletti ; voir par exemple *Lingua e dialetti dell'Italia antica* (a cura di A. PROSDOCIMI), 1978, p. 129-268.

16. En zone épigraphique lépontique, sur le Tessin à sa sortie du lac Majeur ; voir par exemple les cartes fig. 1 et 4 du vol. II-1 (1988) de notre *Recueil des Inscriptions gauloises.*

17. *Studi Etr.* LIV, p. 119-164. La contribution de G. Colonna est particulièrement importante pour l'étude de cette désinence.

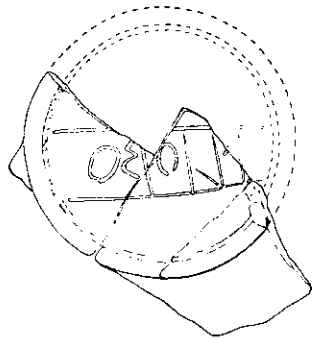
18. Selon COLONNA, /k/. Un gentilice *Cosius* à Padoue (*CIL* V 2937) et ailleurs ; un gentilice *Gossius* à Tortona (*CIL* V 7369).

Marque de possession au génitif en *-oiso* gravée par un certain *Co(s)sios* ou *Go(s)sios*. Identification qui a conduit G. Colonna a réinterpréter un autre exemple jusqu'ici méconnu (§§ 15, 16) : génitif en *-oiso* d'un nom lépontique *Blios*.

**15.** A Rondineto[19], un habitat du —V^e^ s. a fourni, en trois exemplaires, une inscription sinistroverse imprimée sous pied de coupelle avant cuisson :

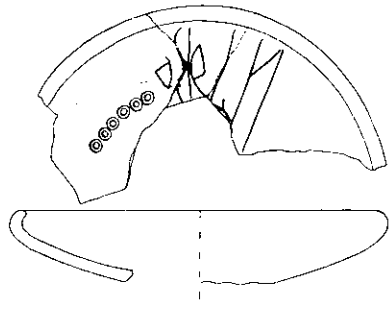
PLIOISO

Publié[20] dès 1878, ce document n'a été correctement interprété qu'en 1988 par G. Colonna (voir § 14) : marque d'un potier Blios; le génitif dépend d'un terme sous-entendu signifiant « officina » (usage attesté aussi bien en osque, en vénète, etc., pour des signatures d'artisans).



**16.** De l'habitat de S. Fermo (voir n. 19), dans un contexte du —V^e^ s., provient, gravé sur le fond intérieur d'une coupe, le graffite sinistroverse

PLIOISO



19. Les sites de Rondineto (§ 15), S. Fermo-la-Battaglia (§ 16) et Prestino appartiennent à l'immédiat voisinage de la ville de Côme. Tous trois ont fourni des inscriptions archaïques (y compris, pour Prestino, la dédicace lapidaire d'UVAMOKOZIS que ses premiers éditeurs plaçaient deux ou trois siècles trop bas; erreur figurant encore dans nos *Lepontica*, 1971, p. 96 sv.). Les documents des §§ 15 et 16 datent de la période Golasecca III A 1-2 (—480/—400).

20. Références chez WHATMOUGH, 1933 (*PID* 289) et chez COLONNA, 1988, p. 161-162.

S'agit-il d'une signature « manuelle » de ce même artisan, ou d'une marque de propriété émanant de ce Blios-là ou d'un autre?

Première publication en 1986 dans le catalogue d'exposition *Como fra Etruschi e Celti*, p. 75, n° 6; repris par Colonna, p. 162.

**17.** D'autre part, génitif en -I dans diverses épitaphes sur pierre, dont aucune n'est antérieure au —III^e^ s. : ALKOUINOS AṢKONETI (*PID* 276), ATEKUA AṢOUNI (*PID* 302), etc. — Il est vrai (voir § 29) que ce pourraient être des génitifs *gaulois* comme ESOPNOS KEPI, etc. (§ 18).

## *GAULOIS*[21]

**18.** Tant sur le versant cisalpin (textes en alphabet lépontique) que sur le versant transalpin (alphabets d'abord grec puis latin), le gaulois ne nous apparaît pas avant l'extrême fin du —III^e^ s. Son génitif thématique est partout en *-ī*.

*a*) Ainsi en Cisalpine *RIG* II E-5 ATEKNATI TRUTIKNI... LOKAN (« sépulture de A. fils de D. »); E-4 ESOPNOS KEPI (« E. fils de K. »); etc.

*b*) Ainsi en Transalpine *RIG* I G-13 εσκεγγολατι... ιμμι (« j'appartiens à E. »); etc.;

## *VÉNÈTE*[22]

**19.** A Oderzo, récemment découvert, monument funéraire (pierre ovoïde) portant sur faces opposées deux inscriptions de même main, en écriture vénète sinistroverse ignorant encore la ponctuation syllabique (cf. *MLV* 56, 75 *ter*, 123) et antérieur donc, certainement, au milieu du —V^e^ s. Publication en 1984 par A. L. Prosdocimi (*Studi... Guglielmo Maetzke*, p. 423-445); cf. aussi *VA*, p. 303-307. Les deux inscriptions ne comportent que des noms propres (*a*, nominatif : nom du défunt; *b*, génitif : nom du curateur, qui est le propriétaire légal de la sépulture, cf. *MLV* 60, 65, 130, 236). Textes :

*a* : PADROS POMPETEGUAIOS
*b* : KAIALOISO

Le nom du défunt est celtique; il peut s'agir d'un Carne isolément immigré en Vénétie. Rien n'indique de façon décisive si le nom du curateur est celtique ou vénète. Mais, en tout cas, la localisation du document, la nature du support, l'écriture, la formulation fournissent de solides présomptions pour considérer la langue du texte comme vénète. Le vénète aurait donc eu à date archaïque, comme le lépontique, un génitif en *-oiso*.



21. Renvoi à M. LEJEUNE, *Recueil des Inscriptions gauloises*, I (1984) et II-1 (1988).

22. PP = G. B. PELLEGRINI, A. L. PROSDOCIMI, *La lingua venetica*, 1967; *MLV* = M. LEJEUNE, *Manuel de la langue vénète*, 1974; *LDIA* = A. L. PROSDOCIMI, *Lingue e dialetti dell'Italia antica*, 1978 (p. 256-280); *VA* = G. FOGOLARI, A. L. PROSDOCIMI, *I Veneti antichi*, 1987.

**20.** Jusqu'à présent n'était assigné à la flexion thématique vénète qu'un gén. sg. en *-ī* (références à *MLV*).

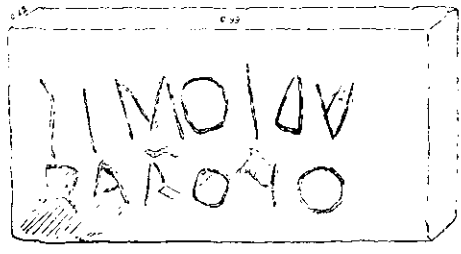
Exemples tardifs (époque de la romanisation) : ENONI 236 (génitif du curateur), OSTINOBOS FRIVI 110 *bis* (« pour les ossements de F. »), CEUTINI 150 (signature d'artisan). — Exemples pouvant remonter au —III[e] s. : .U.R.KLI 60 et [.O.]N[.]TI [VH]REMA.I.S.TI 65 (génitifs de curatelle), .E.N.TO.L.LO.U.KI TE.R.MO.N 148 (« bornage de l'intérieur du lucus »).

Pas d'exemples archaïques[23]. Nous nous étions demandé, à propos de l'épitaphe archaïque (non ponctuée) de Pernumia-Cartura, s'il ne fallait pas y isoler un génitif ...VINETI... (ainsi *MLV* 75 *ter*; encore, mais différemment, *Latomus* XLI, 1982, p. 732-748), hypothèse qui n'a guère reçu d'accueil favorable (encore que la solution de rechange, où *vineti-* est premier terme de composé, ne soit pas elle-même sans difficultés; en dernier lieu, *VA*, p. 250). Il est clair en tout cas désormais, après l'apparition de *kaialoiso*, que la chronologie ne favorise pas nos vues antérieures.

## *PARLERS ITALIQUES DU SUD*

**21.** En Grande-Grèce (avant l'invasion samnite oscophone du —IV[e] s.) et en Sicile, nous apercevons, à travers quelques inscriptions obscures en caractères grecs, divers parlers (bruttien, sicule, élyme) dont rien ne prouve jusqu'ici qu'ils aient entre eux des affinités particulières autorisant à les constituer en groupe linguistique, mais qui présentent chacun tel ou tel caractère italoïde. Il est donc naturel qu'on songe à les interroger aussi sur le problème ici discuté. Malheureusement, l'ambiguïté de nos documents exclut présentement toute réponse incontestable. De cette difficulté, on donnera deux exemples entre autres.

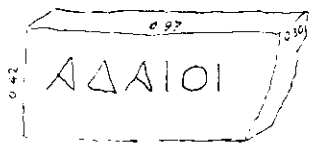
**22.** Versant **-osyo* : avatars *-oio* puis *-oi* (cf. § 2) postulés pour le sicule par Emma Paino (Κωκαλος IV, 1958, p. 163 sv.). A Licodia Eubea, en zone sicule, à une cinquantaine de kilomètres à l'Ouest de Syracuse, une nécropole indigène archaïque (mais témoignant déjà matériellement d'influences helléniques) a livré en 1920 deux épitaphes sur pierre en caractères grecs, mais en langue locale, assignables au —VI[e] s.



23. Une bague en bronze du Musée de Padoue (première publication : catalogue d'exposition *Padova preromana*, 1976, p. 95 ; en dernier lieu, *VA*, p. 296, avec photos médiocres) porte sur son pourtour une inscription pseudo-étrusque (qui est un faux moderne) et sur son chaton, selon un tracé circulaire, VILKENI, qui pourrait être authentique (génitif du possesseur plutôt que de l'artisan). En tout cas, l'absence de ponctuation (il faudrait .L.) peut s'expliquer par défaut de place ou par négligence sans qu'on ait à envisager (suggestion hésitante de Prosdocimi dans *VA*) que l'inscription soit archaïque.

L'une (boustrophédon) se lit : αδιομις | ραροιο (« A. fils de R. »). Onomastique manifestement indigène. Il serait fort surprenant que la rédaction eût été faite en langue grecque, et qu'on eût là le génitif en *-ō* d'un *Raroios. Bien plus plausible : génitif en *-oio* d'un *Raros.

L'autre épitaphe se réduit à un seul nom, αδαιοι, de stock également indigène. Mais à quel cas? Génitif sicule en *-oi* selon M^me^ Palno; mais, si les deux documents sont sensiblement contemporains, attend-on à la fois *-oio* et *-oi*? Réserver la possibilité d'une épitaphe au datif (la finale pouvant d'ailleurs fort bien être sicule).




**23.** Versant *-*ī*. On partira de l'inscription bruttienne archaïque (datation probable : —550/—450) trouvée à Castelluccio sul Lao (Nerulum), publiée dès 1833; en dernier lieu, voir notre étude de 1973 (*Rev. Ét. anc.*, LXXV, p. 1-12). Sur la panse d'une œnochoé globulaire de facture locale, graffite sinistroverse de 17 lettres en alphabet achéen, sans séparation des mots; seule incertitude de lecture : à la neuvième place (α? δ? ρ?); texte : τουτικεμαιποτερεμ.

Diversité considérable des divisions de mots et interprétations proposées depuis un siècle et demi. A notre sens, le moins improbable serait τουτι κεμαι ποτερεμ « vase[24] de Toutios pour Kema ». Et s'il en était ainsi, on toucherait là au plus ancien génitif en *-ī* des langues italiques (et celtiques).

Mais probabilité ne vaut pas certitude.

* * *

**24.** En quête de *-osyo* (ou de ses avatars) et de *-ī*, nous avons donc (avec un crochet supplémentaire par le messapien : § 4) fait le tour de tous les parlers anciens d'appartenance italique ou celtique. De tous, sauf deux qui se trouvent hors jeu parce qu'ils ont, avant l'histoire, emprunté leur finale de génitif sg. thématique soit à un autre paradigme : c'est ce qu'a fait l'osco-ombrien (§ 2 et n. 10), soit à un autre cas : c'est ce qu'a fait le celtibère.

Nos inscriptions celtibères s'étagent pour la plupart du —III^e^ s. à la première moitié du —I^er^ s. Le génitif sg. thématique y est en *-o* : identification due en 1967 à J. Untermann[25], avant que la grande inscription de Botor-

24. Emprunt au gr. ποτήριον. Le mot a reçu dans notre texte la flexion indigène (samprasārana pour les thèmes en *-yo-* au nominatif et à l'accusatif singulier, comme en osque). Mais il a aussi subi, dans l'emprunt, un décalage sémantique : « récipient à boire » / « récipient à boisson » ; accident banal, dont l'histoire des noms de vases offre d'autres exemples (ainsi dans le passage de χώθων à étr. *qutun*, fal. *quton* etc.).

25. Dans les *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie J. Pokorny... gewidmet*, p. 281-288.

rita (Contrebia Belaisca) ne vînt la confirmer de façon éclatante. L'origine **-ōd* de cette finale, entrevue mais non retenue par Untermann, a été étayée d'arguments solides par K. H. Schmidt[26] en 1977 : de façon indépendante, le balto-slave et le celtibère manifestent le même syncrétisme du génitif et de l'ablatif dans le type thématique, alors qu'au contraire la distinction des deux cas dans la II[e] déclinaison était étendue analogiquement aux autres paradigmes en latin et en osco-ombrien.

**25.** Faisant donc le tour des parlers italiques et celtiques, on constate qu'à chaque fois que nous pouvons atteindre un témoignage archaïque (— VI[e]/— V[e] s.), il manifeste *-oiso* (lépontique, vénète) ou *-osio* (falisque, latin) ou peut-être *-oio* (sicule ?, § 22 ; plus incertain encore est l'exemple ardéate, d'ailleurs beaucoup plus récent : § 11).

Mais en lépontique, en vénète, en falisque, en latin, nous voyons *-ī* succéder à l'autre finale à l'époque qu'en références romaines on appelle médio-républicaine, soit à partir du — IV[e] s. Et c'est *-ī* seul que nous présentent les langues plus tardivement attestées, comme le gaulois deux siècles avant notre ère, le gaélique quatre siècles après notre ère. Incertaine jusqu'à nouvel ordre demeure l'existence d'un *-ī* archaïque (voir §§ 20, 23).

Situation qu'on résumera dans le tableau d'ensemble suivant.

**26.** Le problème a donc acquis une dimension temporelle que n'avait pu soupçonner un Meillet. Il requiert une description non plus statique mais dynamique. Événements, non situations. Et événements qui se déroulent en pleine période historique.

Événements d'autant plus surprenants qu'ils se manifestent à peu près à pareille époque, de pareille façon, dans des langues qui, eussent-elles jadis constitué une large unité dialectale (on n'y croit plus guère), sont en tout cas séparées depuis de longs siècles au moment où *-ī* y succède à *-osyo*.

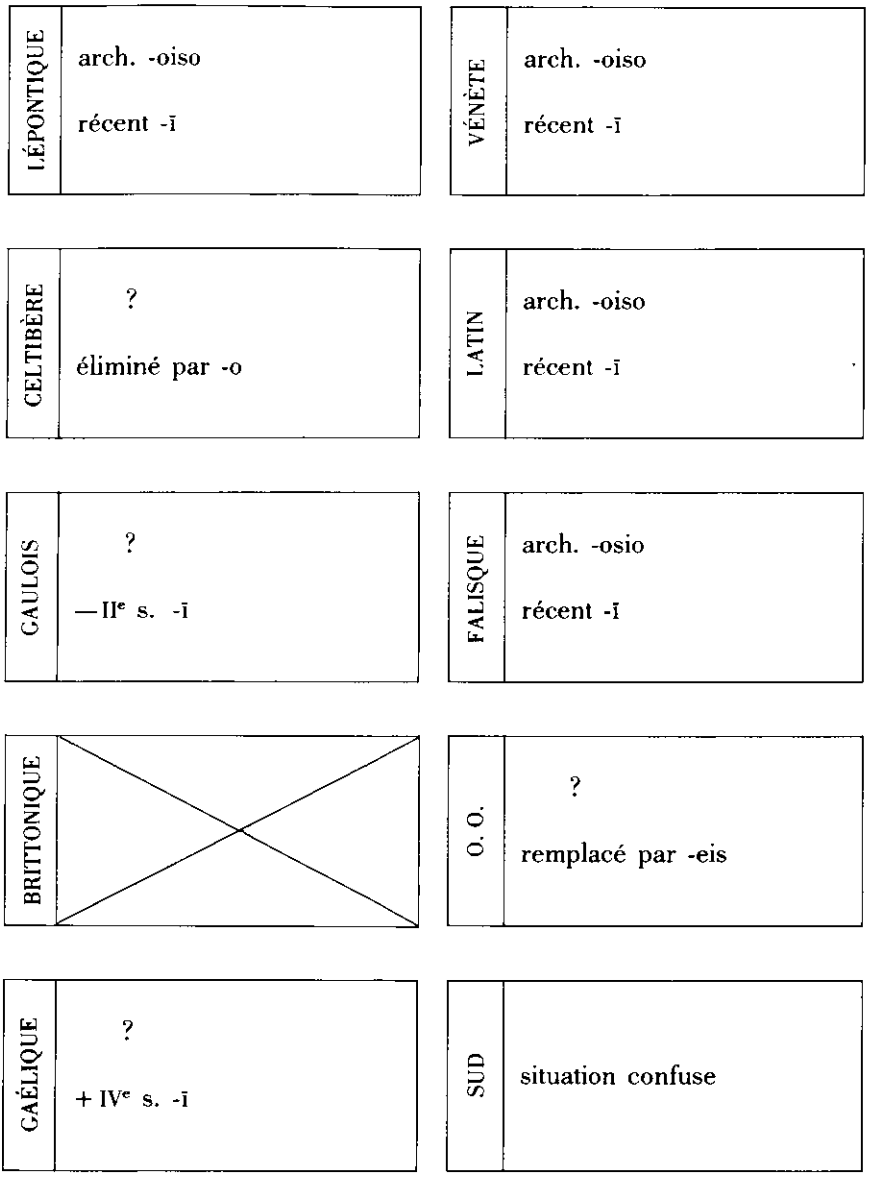
Y succède comment ? La question se trouve transposée désormais sur le plan causal. De ces événements, quelles ont été la nature et les modalités (qu'on admettra semblables sur l'ensemble du domaine considéré) ? Deux approches, a priori : évolution (§ 27) ou substitution (§ 28).

**27.** Le plus simple serait évidemment de postuler, *-osyo* étant susceptible d'avatars divers (§ 2), que *-ī* est issu de *-osyo*.

Le premier, et principal, et presque seul tenant de cette théorie a été, depuis un demi-siècle, V. Pisani. A partir du moment où l'on a su qu'en falisque un génitif en *-osio* avait précédé un génitif en *-ī*, Pisani a posé une évolution *-osyo* > *-oyyo* > *-oi* > *-ei* > *-ī* qu'il a enseignée comme valable aussi pour le latin, encore que tout stade antérieur à *-ī* y fût inconnu. Le latin rejoignait ainsi, quant à cette finale de génitif, le giron rassurant des langues indo-européennes où l'attendaient indo-iranien, arménien et grec.

Pisani n'a guère été suivi. Aujourd'hui il semblerait à première vue que Satricum lui vienne en renfort. Mais à première vue seulement : diverses

26. Dans les *Commentationes linguisticae et philologicae Ernesto Dickenmann*, p. 335-344.




objections qui ont été faites à cette théorie, ou auraient pu y être faites, même après Satricum demeurent.

*a*) Comme *-ī* n'est pas propre au latin et au falisque, on voit mal à quoi servirait d'en nier le caractère hérité dans ces deux langues seulement; la théorie évolutive n'a de raison d'être que si elle prend aussi en charge le *-ī* du vénète, le *-ī* du lépontique, le *-ī* du gaulois, le *-ī* de l'irlandais. Comment admettre qu'à date historique (le falisque asseoit cette chronologie) un même enchaînement complexe, et aléatoire, d'événements phonétiques se soit déroulé dans des langues sans contacts étroits entre elles à cette

époque ? Objection de vraisemblance, mais non décisive ; on la retrouverait à l'encontre des théories substitutives (§ 28), moins frappante, il est vrai, parce qu'il est question là à chaque fois d'un seul événement, non d'une concaténation.

*b*) Autre difficulté, qui n'a pas (sauf erreur) été relevée : dans la chaîne phonétique supposée il y a, à un certain moment, un saut : c'est le passage de *-oyyo* à *-oi*. L'apocope doit, dans des limites et conditions déterminées, être un phénomène général de la langue considérée ; on l'a vu plus haut pour l'arménien (n. 6). Rien de tel dans les idiomes ici en cause.

*c*) L'ultime nécessaire étape *-ei* > *-ī* est en contradiction chronologique avec des données bien établies et bien datées. — Ainsi en latin, il n'est pas question avant le —II^e^ s. d'une monophtongaison *-ei* > *-ī* ; or les inscriptions nous montrent *-ī* du génitif déjà installé au premier tiers du —III^e^ s. (§ 13) ; un siècle plus tard, à une époque où les textes mettent en évidence la monophtongaison commençante, des documents à l'orthographe archaïsante, comme le sénatus-consulte des Bacchanales, distinguent encore avec le plus grand soin *-ī* ancien (celui du génitif) de *-ei* ancien ; on y lit par exemple *sei quid ibei sacri est* ; etc. — Le vénète ignore la monophtongaison ; les gén. sg. de deuxième déclinaison en *-ī* y voisinent avec les dat. sg. de troisième déclinaison en *-ei* (*MLV* 236 : ENONI ONTEI ; etc.). — Où qu'on se tourne, une origine diphtonguée du génitif en *-ī* est philologiquement exclue.

**28.** Reste alors l'explication par substitution : *-osyo* et *-ī*, d'ascendances différentes,seraient venus en concurrence, avec généralisation finale de *-ī*.

Deux formes de cette théorie ont été, en fait, avancées : *a*) concurrence originelle de deux paradigmes ; *b*) concurrence originelle de deux cas.

*a*) Première hypothèse : les deux finales appartiendraient en propre l'une à la flexion pronominale, l'autre à la flexion nominale. On considère alors **-osyo*, du côté des noms, comme reflet secondaire d'un **-esyo* pronominal, lequel (hypercaractérisé par addition de *-s*) rendrait compte[27] de lat. *cuius*, *eius*, etc. ; de même (cf. § 2) qu'un **-eso* pronominal (gr. τέο, sl. *česo*) a pour reflet un **-oso* nominal (gr. -ου). Corrélativement, c'est **-ī* qu'on devrait alors assigner primitivement aux noms, bien que rien n'en subsiste hors de l'Ouest i. e. sauf un médiocre vestige en indien (n. 9).

Impossible de confronter cette théorie aux textes. Dans toutes les épigraphies ici concernées, hors la latine, absence totale de génitifs pronominaux. Et en latin il ne nous en apparaît pas avant l'époque où, dans les noms, *-ī* a définitivement triomphé.

*b*) Seconde hypothèse : il y aurait eu syncrétisme entre deux cas originellement distincts, l'un pourvu de valeurs autres que possessives, et présentant au singulier thématique une finale *-ī* ; l'autre, de valeur possessive, caractérisé au singulier thématique par **-osyo*. Cette dualité aurait été effacée très tôt sur presque tout le domaine (syncrétisme au profit de **-osyo*)

27. Vieille explication, reprise en dernier lieu par M. LEUMANN, *Lat. Gr.*[2] I (1977), p. 477.

en ne laissant qu'un menu vestige en indien (n. 9), mais aurait subsisté à l'Ouest jusqu'à l'aube de l'histoire; le syncrétisme, alors, s'y serait opéré au profit de *-ī*, en quelque sorte sous nos yeux.

Théorie qui, elle aussi, est impossible à confronter aux textes : les seuls génitifs (d'abord en -OSIO/-OISO puis en -I) que fournissent les épigraphies en cause sont tous en emploi possessif (propriétaire d'une chose; référent d'une appartenance familiale ou sociale).

Dans les deux hypothèses se manifeste un remarquable parallélisme dans le comportement des langues de la zone occidentale. Si, sous sa forme ancienne, la théorie d'un italo-celtique préhistorique n'est plus invocable, le problème se pose à présent en nouveaux termes sans que la solidarité de ces parlers en pleine période historique reçoive une explication satisfaisante.

**29.** Une complication supplémentaire risque d'intervenir dans le débat -OSIO/-Ī, au niveau du lépontique (§§ 14-17) si l'on accueille les suggestions, plausibles, que vient d'avancer J. de Hoz[28].

Dans ces inscriptions est notable la grande fréquence d'anthroponymes masculins à finale -U, tous jusqu'ici expliqués comme nominatifs de thèmes à nasale (type de lat. *Catō*, etc.). J. de Hoz suggère qu'une partie d'entre eux seraient des génitifs thématiques en *-ū* < **-ōd* avec (comme en celtibère : § 24) finale originellement ablative. Le contexte nous aiderait à reconnaître une telle distribution entre nominatifs en *-ū* et génitifs en *-ū*; en particulier, dans les formules onomastiques bimembres, lorsqu'un second terme en -U ne manifeste aucune suffixation d'adjectif patronymique, il y a chance qu'il s'agisse d'un génitif.

Il subsiste, bien sûr, des ambiguïtés. Ainsi pour les marques de propriété sur vases consistant en nom unique (nomin.? gén.?) comme ATEPU (*PID* 259), UENU (*PID* 260), ANTEŠILU, etc. — Ambiguïté pour le premier terme seulement dans la marque de propriété bimembre *PID* 307 (OLETU AMAŠILU), car le second, dépourvu de suffixation d'adjectif patronymique, doit être un nom au génitif (« fils d'Amašilos »). — Nominatif assuré par l'accord de l'adjectif patronymique) pour *PID* 275 : MINUKU KOMONEOS ou pour *PID* 363 : NAMU ESOPNIO(S). — Génitif assuré (pas de suffixation adjective patronymique) pour le second terme de UVAMOKOZIS PLIALEΘU, nom du dédicant de Prestino.

Sont de date archaïque (— VI$^{e}$/— V$^{e}$ s.) et nos exemples de -OISO (Castelletto Ticino, etc. : §§ 14-16) et le -U de Prestino. On devra alors en conclure que, achevée au profit de **-ōd* en celtibère (§ 24) avant nos premiers textes (non antérieurs au — IV$^{e}$ s.), une concurrence entre **-osyo* et **-ōd* se poursuit encore sous nos yeux en lépontique archaïque.

Mais que faire alors du *-ī* lépontique dont les témoignages (§ 17), il est vrai, sont tous postérieurs au — IV$^{e}$ s.? Plutôt que d'envisager une concurrence ternaire (entre **-osyo* et *-ī* d'une part, entre **-osyo*/**-ī* et **-ōd* d'autre part), n'est-il pas plus économique d'imputer les *-ī* lépontiques à une influence tardive du gaulois?

28. Dans : *Homenaje a Luis Michelena y Antonio Tovar.*